



# La société de l'abrutissement et du divertissement

Selon le mathématicien, moraliste et philosophe Blaise Pascal, le *divertissement* est une recherche de consolation face à la difficulté d'être soi. Se divertir c'est, étymologiquement, se détourner. Et parfois s'abrutir.

Aujourd'hui, le terme « *divertissement a pris le sens de simple distraction, d'amusement procurant du plaisir, qu'il s'agisse de voyager n'importe où en touriste de masse, surfer sur Internet ou cliquer sur l'écran de son portable, se goinfrer sans fin et jusqu'à l'écoeurement de séries télé ou tout simplement se scotcher jusqu'à l'abrutissement, bien avachi sur son canapé en mode burger-chips-binouse devant du sport en tout genre...* » Quelque chose d'anodin en somme et au fond de bien légitime parfois pour compenser le poids des soucis de la vie quotidienne, du travail, ou des préoccupations dues au contexte socio-économique, voire géopolitique.

Mais, dans son acception classique, le *divertissement* est une occupation qui détourne le simple fait de *penser à ce qui devrait essentiellement nous préoccuper*.

Son sens est alors plus à rechercher dans l'importance de ce dont il détourne, que dans l'intérêt de l'occupation qu'il privilégie. Telle est la première grande leçon de Pascal.

Pour lui, la seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement et cependant c'est la plus grande de nos misères. Pourquoi ? Parce qu'il nous empêche principalement de songer à nous, et à la misère substantielle de l'Homme.

Le divertissement est une misère parce qu'il n'est qu'un cache-misère ! Tous les traits dont Pascal souligne la dimension négative « *courir après les fumées, le bruit, le remuement, l'agitation, tirent leur négativité de leur fonction d'étourdissement. La société du divertissement est en fait une*

*société de l'étourdissement. On bavarde, on court, on joue, on courtise, on fait la guerre etc etc, pour oublier le terrible secret de sa vacuité »*

Moins que le fait de ne savoir pas demeurer en repos qui n'est que la cause de tous nos malheurs, c'est leur raison qui importe et qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible, misérable et mortelle, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près.

*Le plein repos ne nous est si insupportable que parce qu'il est l'occasion de sentir son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Ce qui est condamnable dans le divertissement est donc moins le mouvement de fuite, que le refus qu'il exprime de se voir tel que l'on est. C'est-à-dire, finalement, le refus de penser.*

### **Une invitation pressante à penser**

Pour **Blaise Pascal**, l'homme est visiblement fait pour penser. C'est toute sa dignité et tout son mérite. Son devoir est de penser comme il faut. Penser fait la grandeur de l'homme. L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature mais c'est un roseau pensant... Travaillons donc à bien penser tel est le principe de sa morale.

Le mathématicien, physicien et philosophe **René Descartes** dira dans ses *Méditations* : *Mais qu'est-ce donc que je suis ? Une chose qui pense. Mais qu'est-ce qu'une chose qui pense ? Et qu'est-ce que bien penser ?*

La réponse apportée par B. Pascal est claire, qui fonde le jugement négatif porté sur le divertissement : celui-ci n'est qu'une occupation qui détourne de penser à soi. Or, penser, c'est d'abord et avant tout *penser à soi*, non comme individu particulier, mais dans son universalité d'être humain - homme et femme - et à sa triste condition. Or à quoi pense le monde ? Jamais à cela. Plutôt à *danser, jouer, chanter, courir, etc.. etc...à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi et qu'être homme*. C'est pourquoi la solitude n'est qu'un moyen, et non une fin. Un moyen nécessaire, car on ne peut se reposer dans la société de nos semblables, misérables comme nous, impuissants comme nous, ils ne nous aideront pas. Il faut donc faire comme si on était seul.

C'est en cette recherche de la vérité que consiste la pensée, qui sans doute fait aujourd'hui cruellement défaut, à l'heure de la *désinformation massive, tandis que triomphent les fausses nouvelles, et prolifèrent les fausses œuvres de création.*

## **Deux questions essentielles à se poser**

Ainsi l'analyse que fait Pascal du divertissement a-t-elle le grand mérite de nous suggérer un programme pour « *bien penser* ». Il apparaît nécessaire, in fine, de s'attacher aujourd'hui à deux grandes questions, qui finalement se rejoignent.

La première est de savoir qu'est-ce que vivre, pour un être humain. Car « *nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre* ». Autrement dit, qu'est-ce qu'être un homme ? Il faut se connaître soi-même, mais en allant à l'essentiel, pour saisir ce par quoi on est un honnête homme membre de la société des gens universels. Être homme est une « *qualité universelle* » qu'il convient d'appréhender, pour la faire sienne, et s'en montrer digne. Il s'agit pour Pascal de poser la question du sens et de la valeur de la vie humaine, de façon à savoir ce que l'homme peut espérer de mieux pour ce qui le concerne, et à quoi il doit s'attacher. C'est la première façon de trouver un « *port pour la morale* », c'est-à-dire de trouver un point fixe pour juger de ce qui est digne de donner du prix à la vie, en échappant à l'errance dans l'illusion perpétuelle. Celle précisément, que nous propose la société du divertissement.

La deuxième grande question est de savoir si l'homme peut encore se penser - se situer - dans un rapport à l'*Absolu*, et comment. Pascal a dépeint la misère de l'homme sans Dieu. Mais ne faut-il pas constater que, à la suite de ce qu'il aurait pu désigner comme un étrange renversement, il faut surtout déplorer aujourd'hui la misère de l'homme et de la femme à qui on prétend imposer Dieu ? En tout cas dans les pays théocratiques qui se transforment si facilement en dictatures.

Le problème est le même : trouver, pour donner du sens à notre vie, un fondement possible dans une transcendance qui, d'une part, ne serait pas totalement incertaine, et de l'ordre de la simple illusion. Et qui, d'autre part, ne serait pas aliénante, mais libératrice, en faisant perdre à la religion le visage, qu'elle prend trop souvent, d'une fabrique de la servitude. On conçoit que la grandeur et la difficulté de la tâche puissent, encore et toujours, nous jeter sans cesse dans les *bras du divertissement*.